

MUSIQUE LIVE

Jouer sur le fil

Un nuage de surréalisme flotte dans le grand auditorium du centre culturel Opderschmelz. En ce samedi 6 mars, la salle dudelangeoise accueille Fumage, un projet luxo-néerlandais initié pour l'occasion. Le public, diversifié et poliment accoudé à des tables installées d'un bout à l'autre la salle, va assister à la première représentation d'un trio des plus sympathiques. Le premier musicien concerné, dont le nom est mis en évidence sur l'affiche de l'événement est Pol Belardi. Figure centrale de la jeune génération jazz autochtone, le multi-instrumentaliste est aux percussions et aux claviers. Le second, Yuri Rhodenborgh, est à la voix et à la guitare électrique. Le troisième, Angelo Bolitini, est à la guitare basse et aux machines (comprendre, échantillonneurs et boîtes à rythmes). Ce dernier monte sur scène, casquette vissée sur le crâne. Déjà, les machines fumigènes s'enclenchent, de sorte qu'on a encore du mal à discerner tel ou tel musicien.



Le premier morceau annonce la couleur. Une boîte à rythme, des riffs à la guitare, deux couplets, deux refrains et une explosion musicale où les instruments jouent tantôt à l'unisson, tantôt en désaccord. Un pattern musical classique et qui sera appliqué à toutes les compositions de la formation éphémère. L'audience a affaire à de l'indie rock ou indie electronic. La brochure de l'événement disait vrai, le trio suit les traces de Dirty Projectors et Grizzly Bear, deux formations originaires de Brooklyn et représentatives du genre.

Quand certains photographes traquent l'heure dorée, cette courte période suivant le lever du soleil ou précédant son coucher, certains musiciens semblent maîtriser ce qu'on appellera l'accord doré. Le guitariste ne se prive pas, en effet, de jouer cet ensemble de notes à la guitare électrique, indescriptible sur papier, mais reconnaissable à sa puissance nostalgique et à sa lumière. En parlant de lumière, l'équipe technique du centre culturel semble particulièrement impliquée, mais indécise, tant les changements de tons, de couleurs et de positionnement des spots, sont fréquents.

Yuri Rhodenborgh prend la parole. Il explique que son dernier *gig* remonte à loin et remercie donc le public et l'institution. Angelo Bolitini, toujours dans l'ombre, fait un bon mot et Pol Belardi reprend le micro, en luxembourgeois. Il revient sur l'intitulé du projet. Le fumage donc, est une technique picturale surréaliste popularisée par Wolfgang Paalen et qui consiste à bâtir une composition sur la base des traces de suie laissées par de la fumée. Le concept est alléchant mais frise l'enfumage car difficilement transcribable en musique, sauf à appliquer le concept littéralement. De manière générale, les musiciens jouent toujours sur le fil. D'un côté, le caractère ultra récent des compositions fait que les reprises, les refrains et les *backs* sonnent souvent faux et que le trio a du mal à former un tout. De l'autre, les gimmicks et montées musicales sont efficaces au possible. Les poussées du chanteur sont osées. Il fait parfois un pas de trop mais reste en équilibre constant. On comprend mieux cette agilité lorsque l'on sait que le musicien est adepte du *highlining*, pendant sportif et extrême du funambulisme.

Yuri Rhodenborgh a par ailleurs consacré un album à cette discipline avec sa formation de jazz Redbourg Group, *Bridge the gap*. Un projet très recommandable, paru l'an dernier chez ZenneZ Records. Le trio, dans une sorte d'invocation en guise de conclusion, chante à tue-tête « Show us the way / Show us the light ». À la fin de la représentation, le leader de la troupe admet qu'il ne souhaite pas quitter la scène, mais que le trio a épuisé son stock de chansons. La soirée se termine donc sans rappel et sans véritable faux pas. ● Kevin Kroczyk

TANZ / DANSE

Kolonisierung des Weltraums

Anina Valle Thiele

Wie den Weltraum tanzend erkunden? Zwei Tänzerinnen betreten die Bühne; eine trägt einen Raumschiffhelm wie eine Astronautin. Sie trippelt mit vorsichtig-verschreckten Schritten über unbekanntes Terrain, während die Musik sich apokalyptisch über die Szenerie legt. In *Soul Scapes* verschmelzen surrender Sound und Tanz von Anbeginn miteinander.

Es ist die zehnte Choreografie Tania Soubrys und ihre erste Zusammenarbeit mit Catherine Elsen. Die Idee entstand während einer Residenz in Conway Hall in London. „Indem wir uns mit unserem Seelenwesen verbinden, oder uns als Seelen erinnern, anstatt an die Gedanken oder nur an die materielle Existenz, schaffen wir Seelenlandschaften“, so Soubry. Der Titel ihrer Choreografie, *Soul Scapes*, kann also als Leitmotiv verstanden werden. Die daraus gewonnene Praxis – ein Kaleidoskop von Seelenzuständen – teilte sie mit Catherine Elsen; gemeinsam entdeckten sie Stimmungen und begannen Figuren zu entwerfen, wie ein Walross oder eine Sirene. Für die Choreografie über Raumerkundung im All hätten sie die Arbeiten von Ivo Dimchev (der sich mit seinen radikalen Performances an der Grenze zwischen Tanz, Theater und Kunst bewegt) inspiriert; sie habe sich zur Einstimmung aber auch Filme wie *Space Odyssey* und *Solaris* von Tarkowski angesehen.

Zwischen Größenwahn und Faszination: In ihrer Choreografie „Soul Scapes“ zeichnen Tania Soubry und Catherine Elsen die Erschließung des Weltraums als letzte Stufe der Ausbeutung

„Good evening ladies and gentlemen and welcome to the opderschmelz space station!“, begrüßt das Tänzerpaar das Publikum im ausverkauften Saal. „Yes indeed it's the launch of our schmelzi space-miner. As you know, we couldn't only let you special 50 people into our centre today to witness the launch in person, but the world is watching, the cameras are on and we are live streaming...“

Hors de nous et en nous-mêmes

Godfrey Gordet

Sous titrés *Les imprévisibles*, cette nouvelle soirée 3 du Trois porte définitivement bien son nom. Car si la crise fait souffrir les programmeurs du TROIS-CL à travailler dans une dimension à très court terme, comme le rappelle Bernard Baumgarten, au traditionnel discours d'entrée, « Show must go on ». Le slogan piqué à juste titre à Queen, qui débutait sa chanson par « Empty spaces », n'aurait jamais été aussi symbolique. Dans cet esprit, le Centre de Création Chorégraphique Luxembourgeois nous offre deux sorties de résidences, celles du jeune Pierre Piton, et une autre des plus aguerries Annick Pütz et Anne Kawala.

La pensée de Pierre Piton est en construction, nous serons là aux prochaines tentatives

Première de la soirée, la proposition un brin méta du chorégraphe et danseur français Pierre Piton, qui avec son *OPEN/CLOSED* s'attarde sur « les propriétés symbiotiques des lichens ». Au sortir d'une résidence de deux semaines, qui constitue les quinze tout premiers jours de cette nouvelle création, Piton ne parle que « d'une piste de travail », nous y voyons déjà un bout de spectacle. Démarrant collé au mur, lumière crue de salle tout du long et habillé des frusques quotidiennes, le danseur inspire et expire joué contre le mur, incarnant ce champignon qu'il prend pour modèle. Quand la pose en bas-relief nous rappelle vaguement l'art de l'Égypte antique, c'est principalement ce changement de face primaire du cube de scène qui interpelle. Alors que le danseur a généralement besoin d'un ancrage au sol, Piton, lui, ne se détache pas de la paroi plâtrée d'un noir monochrome.

Im Entdecken neuer Grenzgebiete und der Nutzung von Weltraum-Ressourcen liege die Zukunft! Es fallen Zahlen in schwindelerregender Höhe, 17 Billionen Euro sei ein Metall-Asteroid wert. Das letzte Ziel? *Space-colonization!*

„No need to be bored on earth anymore, we offer you futuristic escapist entertainment.“ –

„But, most importantly, we are saving humanity and we are preserving a dying Earth by using the resources of space and by moving high-polluting industries like manufacturing to other planets.“ Am Ende steht ein: *Let's make it happen*, das den politischen Diskurs entlarvt.

Eine der Tänzerinnen sinkt zusammen und greift nach ihrem überdimensionalen Helm. Die andere dreht sich mit bunter Perücke am Boden um die eigene Achse, um sich wieder aufzurichten. Das anfänglich scheue Betätnen wird zur sinnlichen Choreografie: mehr freudig denn düster.

Der Dialog zwischen den beiden? Ein einfaches Erklären der Absichten der Weltraumexploration. „Nun, ich bin den ganzen Weg von der Erde gekommen, um Mineralien von hier zu sammeln, von diesem Asteroiden.“ – „Welche Erde? Welche Sammlung? Welche Mineralien? Sind Sie ein Teil der Erde?“ – „Ich bin ein Mensch.“ „Oh ein Mensch, davon habe ich gehört. Heißt das, Du bist von der Erde getrennt? Was ist also los? Du willst also etwas von mir?“ – „Ich bin hier, um Mineralien zurück zur Erde zu bringen – Blumen!“ „Warum?“ – „Weil ich sie brauche!“

Schwingend bewegen sich die beiden Frauen in schwarz glitzernden Kostümen zu blechern Klängen. Irgendwann werden sich die Tänzerinnen aufeinander zu bewegen und prompt wieder auseinander gleiten. Mit ihren bunten Perücken treten sie ans Mikro und hauchen: „We are here because of you and you because of us; we are here on planet earth, a spiritual rebirth, welcome to the inner space; as we connect to grace, the theatre of human consciousness.“

Dieses Projekt will ein Bewusstsein schaffen für ein Thema, das kaum diskutiert wird. In einem an die Wand projizierten Text ist zu lesen, dass die „Magna Carta of Space“ zum ersten Mal 1961 unterzeichnet wurde und vorsah, Raum als „res communis“ zu etablieren. Jede Entscheidung über *Space Exploration*, Infrastruktur oder Bewohnung bedürfe einer demokratischen Partizipation. Soubrys Choreografie lässt keinen Zweifel, dass sie dem *Space Mining* kritisch gegenübersteht. Die polyphone eklektisch-dynamische Choreografie von knapp 40 Minuten reißt einen mit. Stand anfangs Beklemmung, so gleicht der



Tania Soubry und Catherine Elsen

sinnliche Abschluss eher einer Travestieshow. Kann Freude zu einem Bewusstseinswandel führen?

Soul Scapes greift das Thema Weltraumbergbau plakativ und etwas esoterisch auf. Das anschließende Publikumsgespräch gab Aufschluss über die unterschiedliche Rezeption der Zuschauer/innen. Auf die in den Raum geworfene Frage, wer für 150 000 US-Dollar zum Mars fliegen würde ... oder für vier Euro, gab es kaum Reaktionen. Zur Performance fielen die Stimmen unterschiedlich aus: Philippe Schockweiler von den Grünen beschwor die Faszination der Weltraumforschung: „Es ist doch noch eines der wenigen Themen, die verknüpft sind mit Faszination und Hoffnung.“ Eine Frauenstimme warf ein: „Es gibt so viele Ressourcen und so viele Probleme in der Welt – wieso wird so viel Geld in die Erschließung des Weltraums verbrennt?“ Während die Künstlerin Justine Blau nur ein Wort in den Raum warf: „Testosteron!“ ●

Soul Scapes. Regie: Tania Soubry; Konzept, Choreografie und Performance: Tania Soubry & Catherine Elsen; Dramaturgische Assistent: Martin Hargreaves; Roy Hart Gesangsassistent: Emanuela Lazzarini; Kostümdesign: Michèle Tonteling; Mentoring: Camille Mutel; Lichtdesign: musiktechnische Unterstützung und Projektionen: Perit Jung; Outside Eye: Alexandra Baybutt

eine form performative, la pensée de l'artiste est visiblement en construction, son esprit en chantier guidé par un corps qui veut exprimer, dialoguer avec son public, nous tendant la main littéralement par moment, ouvrant son corps symboliquement à d'autres occasions. Ce qui est certain c'est que nous serons là aux prochaines tentatives et puis, comme il est écrit sur le maillot du jeune homme, « The Goal is the intention », et c'est assez censé.

Polysemis du duo – le temps d'un spectacle – Annick Pütz et Anne Kawala suit et clôture la soirée. Une autre sortie de résidence, dans un genre assez différent, entre recherche scientifique et délire méditatif. Ce qui se couple ici clairement ce sont la danse et l'écriture. Dans le moins compréhensible, on trouve sur scène un dispositif sorte de salle d'exposition d'art contemporain où sculpture, vidéo projection et dessins bruts se complient. Ça ne dérange pas tant que ça, mais l'approximation de ces éléments à résider sur scène jure avec la dimension affirmative que transporte cette pièce de danse – quoque.

Et si le texte est magnifique, les mouvements du corps sonnent presque faux face à lui et inversement. Pourtant, la maîtrise artistique très différente révèle une précision architecturale des gestes, et une littérature très intéressante. Ce qu'on entend et voit c'est l'expression interne du corps, des organes, le bruit de l'intérieur corporel et viscéral, au sens propre. Alors, oui, l'affection à cette forme est plus fugace. Mais force est de constater que le chant de la terre mouillée, la connexion avec le public, le texte – même dit de dos –, cet avion passé au-dessus de nous en toute fin, tout ça livre une grande poésie, s'imbriquant dans le grand tout de ce spectacle assez formel en surface, qui à encore à trouver d'autres coïncidences pour associer tous ces éléments au même niveau de dialogue. Un projet en évolution donc, qui se perd dans les limbes d'un discours trop scientifique, voire académique, et qui doit encore chercher son attitude envers son public. ●



Pierre Piton se sert du mur comme d'autres du sol